



373.

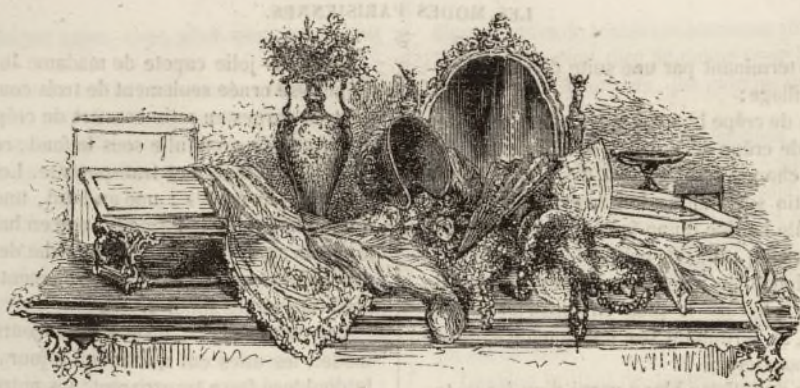
# LES MODES PARISIENNES

Chapeaux de M<sup>me</sup> Plé borain rue basse du rempart au coin de la Ch.<sup>asse</sup> d'Antoin.  
Corsets de M<sup>me</sup> Dumoulin, rue basse du rempart 44. — Chaussures de Meiev,  
rue Tronchet 17. — Parfumeries de la Société hygiénique rue J. J. Rousseau, 5.

Paris chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse.

Ayuntamiento de Madrid





## LES MODES PARISIENNES.

### Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —  
— LE NEZ DE CHRISTOPHE, par A. DE BEAUPLAN. —  
— CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ

### MODES ET FASHIONS.



**L**es taffetas chinés à fleurs pour robes font fureur, et les garnitures de ruban assorties forment des garnitures de fort bon goût.

Parmi ces taffetas chinés, nous avons remarqué, cette semaine, deux charmantes dispositions : l'une en taffetas feutre avec fleurs en guirlandes rose de Chine à feuillage blanc; l'autre fond feutre à fleurs bleues et feuillage blanc.

Les étoffes brochées ne sont pas abandonnées, malgré la vogue des chinés et la saison, qui demanderait des étoffes moins riches; mais, à Paris, le premier luxe de la toilette d'une femme consiste dans la beauté des étoffes de soie.

Les robes de barège à disposition, c'est-à-dire par robes, ayant des volants préparés à bordures satinées ou bordures de guirlandes de fleurs, seront aussi fort à la mode; beaucoup de ces robes de barège sont à fond guipure, fond très-clair,

avec des dessins mats imitant cette dentelle. Nous avons vu une robe, chez madame Quillet, en barège fond noir guipure semé de petits bouquets de roses et bluets; les trois volants avaient chacun, au bord, une rayure satinée bleu-bluet lisérée de blanc;

— Une autre en barège blanc uni à guirlandes perses; les trois volants bordés chacun d'une large guirlande de roses avec feuillage vert-nuancé.

Il y a encore des barèges fond feutre guipure à volants bordés de fleurs ou de rayures bleues, et beaucoup de fonds blancs à dessins perses et volants bordés de guirlandes.

Il y a eu bal à l'Hôtel-de-Ville la semaine dernière, bal auquel assistait M. le président de la République. On se demandait si c'était à cause de la présence du président que M. Berger, le préfet, avait diminué beaucoup le nombre des invitations, ce qui a rendu ce bal froid et ennuyeux. Les toilettes étaient aussi fort tristes : c'étaient les vieilleries de l'hiver, parmi lesquelles apparaissaient cependant quelques fraîches parures blanches; nous avons remarqué au nombre de ces dernières les toilettes dont le détail suit :

— Guirlande de fleurs d'acacia blanc-rosé montée en grappes extrêmement légères et tombantes. Robe de tulle blanc sur dessous de satin : la robe de tulle garnie presque jusqu'en haut de volants de tulle au nombre de sept, bordés chacun d'un ruban de satin large d'un centimètre et demi et légèrement froncé par le milieu; le corsage orné d'une berthe à châle, avec le devant couvert de petits volants superposés les uns sur les autres;

— Guirlande de roses rouges des haies double, c'est-à-dire de fantaisie, montée aussi en grandes



grappes se terminant par une suite de petits boutons et feuillage;

— Robe de crêpe blanc ornée de cinq rangs de fontanges de crêpe découpé au bord : devant, en tablier de chaque côté, étaient des nœuds de ruban de satin sur chaque fontange; le corsage à berthe-châle bordée d'une fontange, et le devant traversé de cinq rangs de petites fontanges;

— Guirlande de roses mousseuses variées de tons, depuis le rose le plus vif jusqu'au rose le plus pâle, se terminant par une longue suite de boutons mousseux;

— Robe de taffetas blanc garni d'un large tablier formé de trois volants de dentelle : un ruban partant de la taille, de chaque côté, se nouait au haut des volants en deux larges coques, le dernier (celui du bas) avait deux grands bouts; le corsage était orné d'une berthe-châle en dentelle qui formait le châle par derrière, avec petits volants formant échelle derrière et devant.

Nous reviendrons aux toilettes nouvelles du printemps par la question importante des mantelets et des pardessus.

Les mantelets les plus à la mode sont très-courts, en forme de petit châle et garnis de hautes garnitures : dentelles, taffetas ou franges.

Madame Quillet fait un petit châle de taffetas orné d'une frange haute de trente centimètres; au-dessus de cette frange, il y a trois fontanges en taffetas découpé.

Les pardessus les plus courts sont de même fort en vogue et reçoivent de hautes garnitures : dentelles, taffetas ou franges; mais la dentelle est très-élégante, et préférée pour toilette de ville.

Pour toilette habillé, ce qu'il y a de mieux est un petit mantelet-châle de couleur claire orné de deux hauts rangs de dentelle de laine blanche; chaque rang de dentelle doit avoir en tête un petit ruché de ruban assorti à l'étoffe du mantelet ou une petite ruche de taffetas découpé.

On commence à voir beaucoup de chapeaux en paille d'Italie avec bavolet tenant à la passe, c'est-à-dire la passe d'un seul morceau; comme ces bavolets de paille paraissent un peu secs, on y a joint dessous un bavolet de taffetas froncé qui passe celui de paille d'un bon travers de doigt.

Quelques-uns de ces chapeaux de belle paille d'Italie sont ornés de petits saules en paille crénelée ou de petits saules en paille mêlés de plumes de coq blanches.

Madame Julien (1) en a fait dans ce genre, lesquels ont été trouvés charmants et surtout distingués.

Chez madame Julien, comme chez Barenne, on fait des capotes de crêpe lisse ou de tulle ornées de bandes de paille d'Italie posées à plat en place de coulisses.

Une très-jolie capote de madame Julien est en crêpe lisse ornée seulement de trois coulisses plates très-larges en satin couvert de crêpe lisse; il n'y a pas de gros tulle sous le fond, ce qui rend cette capote légère et transparente. Les coulisses sont ainsi disposées : une au bord, une au milieu qui fait le tour de la forme, et une en haut près du fond. On ajoute souvent une branche de fleur pour ornement de côté; mais généralement elles sont préférées toutes simples.

Les pailles de fantaisie sont toujours fort à la mode : les unes ont un travail à jour, pour que la doublure fasse transparent; les autres formant des dessins par deux genres de pailles différentes, une blanche et une paille.

Madame Julien garnit aussi des chapeaux de crin végétal blanc à dessins de couleur ou tout blanc, lesquels chapeaux ont le mérite d'une grande légèreté; sur les uns ou les autres, elle pose souvent un nœud de ruban de taffetas chiné : le nœud est l'ornement qui convient assez aux chapeaux de paille.

Il faut encore mentionner les chapeaux en paille belge, paille légère, brillante et blanchâtre, qui ont au bord leur dernière paille cousue de manière à former la coquille.

Les capotes de tulle malines à petits pois sont fort jolies, elles ont ordinairement un transparent de crêpe de couleur; cependant il y en de blanches, tulle posé sur tulle de Lyon, ou crêpe blanc, le bord est presque toujours en tulle malines bouillonné.

Madame Julien orne les capotes d'une branche de fleurs, ou, si elles sont sans ornement, les coulisses sont plus larges et le tulle un peu plus soulevé sur le crêpe.

L'aspect des modes de madame Julien est on ne peut plus gracieux, elle a été heureusement inspirée pour ses premières nouveautés de la saison.

Les fleurs en dessous de passe restent en faveur. Elles varient suivant le genre et la couleur des chapeaux.

On garnit encore beaucoup de chapeaux de paille de bouquets de fleurs des champs, cela n'est pas nouveau, mais c'est joli sur la paille. On sait que les bouquets de fleurs des champs se composent de coquelicots, bluets, pâquerettes et quantité d'avoine paille.

Madame Dumoulin (1) est fort occupée en ce moment de la confection des corsets qu'on vient lui demander de toutes parts. Les tailles de robes, qui ont un peu changé du bas, nécessitent des corsets nouveaux, et personne ne sait mieux que madame Dumoulin apporter à la coupe d'un corset la perfection selon le costume qu'on veut adopter.

C'est ainsi qu'elle ouvre un corset amazone dont

(1) Boulevard des Italiens, 24.

(1) Rue Basse-du-Rempart, 41.



le nom désigne assez avec quel costume il doit aller;

Les corsets du matin pour porter avec les robes de chambre, pour les voyages, la campagne, où l'un des premiers plaisirs est le sans-gêne,

Et enfin son corset de toilette fait pour les robes décolletées.

Le choix d'un corset n'est pas chose indifférente, aussi les bonnes faiseuses, telles que madame Dumoulin, sont-elles fort appréciées. Le succès ne leur fait pas défaut, et c'est de toute justice.

Meier (1), le bon cordonnier du quartier de la Madeleine, fait beaucoup de bottines tout en cuir, peau anglaise de la plus grande souplesse; ces bottines sont très-distinguées et portées par les femmes élégantes; peut-être les trouvera-t-on trop chaudes dans quelque temps, et alors les souliers reviendront à leur tour.

Les couleurs de bottines préférées sont hanneton, gros-vert, gris-poussière.

Meier a la plus jolie collection de pantoufles qu'il soit possible de voir : Pantoufles de velours noir doublé de violet, de rouge ou de bleu, ornées de rosettes à la Louis XIV; — Pantoufles de soie, garnies de petits rubans ou de dentelles avec petits pompons de ruban et dentelle; — Pantoufles brodées, dites orientales.

Les magasins d'étoffes pour ameublements étalent à l'envi leurs percalines perses à grosses fleurs très-vives sur fond blanc, fond gris ou, ce qui est charmant, sur fond rose. Ces étoffes s'envoient, style de marchand, pour les ameublements des maisons de campagne. Rien en effet n'est plus frais, plus gai que ces percalines.

Il y a des lits en fer dans toutes les pièces des maisons de campagne; quelques-uns sont dissimulés sous la forme de causeuses à dos qui se renversent à volonté. Dans ce cas, ils sont entièrement habillés de coussins et de volants en percaline perse.

Quant aux étoffes pour ameublement des hôtels ou des beaux appartements des villes capitales et surtout de Paris, nous n'apprendrons rien de nouveau à nos lectrices en leur disant que les plus belles étoffes de soie sont les préférées.

Quelques personnes aiment que les tentures des salons soient de même couleur, rouge le plus souvent, mais en étoffe brochée, damas, lampas ou brocatelle.

Les étoffes unies sont tout à fait répudiées.

Pour les chambres à coucher, on aime les damas en deux nuances, jaune-vif ou plutôt orange et blanc, bleu et blanc, gris-camaïeu et rose, gris-camaïeu et bleu de France.

Les damas d'une seule couleur s'emploient aussi.

Quant aux salles à manger, le velours uni de couleur foncée ou les étoffes vénitiennes couvertes

d'arabesques de toutes couleurs sont généralement adoptés. On peut dire de même pour les cabinets d'hommes, les fumoirs, les galeries de curiosité, tableaux ou autres.

Dans quelques maisons parisiennes, les tentures sont de même couleur dans toutes les pièces, ainsi que les tapis. Cette uniformité donne à une maison ou à un appartement un aspect triste et sévère. Il semble que le caractère en doive subir l'influence et prendre cette uniformité monotone.

Ne semble-t-il pas que l'ameublement de chaque pièce doit être en harmonie avec l'usage qui lui est destiné?

Le salon brillant de dorure, riche d'étoffe d'une belle nuance?

La chambre à coucher d'une femme, mystérieusement enveloppée de soie, de mousseline, de dentelle, le tout se confondant en teintes douces d'un reflet favorable à la beauté?

La salle à manger, de couleurs variées et vives sans sévérité; les murs égayés par des tableaux de chasse, de fleurs et de fruits? Nos lectrices en décideront.

LOMÉNIE DE V\*\*\*.

#### Détails du Dessin.

Capote de crêpe rose couverte de tulle malines bouillonné en long, chaque bouillonné séparé par de petits rubans disposés à plat en anneaux enlacés. Sur le côté gauche est une branche de fleurs roses, dessous de passe en mêmes fleurs.

Redingote de taffetas chiné à fleurs ornée de brandebourgs en passementerie s'attachant de chaque côté dans un bouton. Les manches ouvertes du bas avec sous-manches blanches ouvertes et bordées de deux rangs de dentelle. — Petit col de dentelle. — Chapeau de paille orné de fleurs variées. — Robe de barège écossais garnie de cinq biais dentelés au bord et bordés chacun d'un rang de dentelle de laine rose-vif. Les manches ouvertes sont garnies de trois biais dentelés bordés de dentelle. Sous-manches ouvertes garnies de deux rangs de dentelle. Le corsage de la robe est froncé, ouvert devant et bordé d'un biais dentelé qui tourne autour du col — Fichu garni de volants en brandebourgs.

#### PATRONS.

Patron de gilet pour petit garçon de dix, douze ou treize ans : on diminuera ou agrandira un peu, selon la taille de l'enfant. Des lettres correspondantes indiquent les endroits qui doivent se joindre, épaules et sous-bras. La partie indiquée sous le nom de soufflet doit recevoir un gousset pour donner un peu de largeur du bas. Il est impossible d'en déterminer la largeur, puisque cela dépend de la forme de la taille, qui varie à l'infini. Cependant, ce gousset est toujours étroit, c'est-à-dire qu'il a un centimètre ou deux du bas et qu'il finit, comme tout gousset, en pointe.

Patron de veste d'enfant du même âge. — Ce patron peut servir pour étoffe de laine valencias, satin de laine, draps, etc.

Nous recommandons aux personnes qui nous

(1) Rue Tronchet, 17.



font des demandes de mantelets, de pardessus et de chapeaux, d'envoyer la mesure exacte. Pour les mantelets et les pardessus, il faut, avec la largeur des épaules et de la poitrine, indiquer la grandeur de la personne; pour les chapeaux, le tour de tête, et indiquer si la figure est forte ou mince.

Adresser les demandes à madame Brunoy, rue Lepelletier, 25.

## LE NEZ DE CHRISTOPHE.

Le mois de juillet dernier, un des jours où la chaleur avait été des plus accablantes, je sortis après mon dîner et me rendis au boulevard. C'est une des habitudes toutes machinales du bon Parisien. On sait parfaitement bien que l'air est là tout aussi lourd que partout ailleurs, qu'on a les pieds brûlés par l'asphalte, les yeux éblouis par le gaz, mais n'importe : on marche le nez au vent, on reçoit une bouffée de tabac d'un côté, un coup de poing de l'autre, avec un air riant, épanoui et plein d'un contentement personnel qui semble dire à tous les passants : Je suis heureux, parfaitement heureux... j'ai très-bien dîné... je viens prendre l'air, — ou faire semblant, — et j'ai le projet de recommencer demain et jours suivants.

Certes, les habitués du boulevard de Gand se tiennent fidèlement parole, car c'est là une lanterne magique où tous les jours, au même endroit, à la même heure, vous voyez repasser les mêmes marionnettes. Rien n'y manque : tournures problématiques qui sentent le corset d'une lieue, cannes de toutes grosseurs, cigares monstrueux, chapeaux pointus, évasés, en tuyau de poêle, vous retrouvez chaque individu à son poste et prêt à vous étaler ses mêmes ridicules avec une complaisance chaque jour nouvelle.

Malheur à l'habitué d'un autre boulevard qui vient se hasarder sur ce terrain dangereux ! on le fuit, on l'évite, c'est un haro général. Il se heurte contre un lion, s'enfuit effarouché par une de ces beautés monstrueuses à la démarche traînante, puis va se perdre dans une masse noire composée de bourdons de toutes tailles, faiseurs de bruit plutôt que de besoin, labyrinthe d'hommes où les mots effrayants de fin courant, million, action, trois pour cent, banqueroute, fortune, lui font lestement chercher un refuge dans une des rues voisines.

C'est que chaque boulevard a son monde, et encore une fois malheur à celui qui quitte son territoire ; il n'est plus chez lui, il fait tache, c'est un homme dépareillé !

Je me promenais donc sur ce boulevard, moi et mes ridicules : qui n'en a pas ? Là, d'ailleurs, n'en pas avoir, serait vouloir se faire remarquer. Il y a

là une certaine uniformité de manières à laquelle on se laisse aller : la jambe se roidit, les bras se rejettent en arrière, la poitrine se dessine en estomac de dindon, on regarde en clignant des yeux, on emboîte le pas majestueux d'un comparse, et l'homme le plus simple, le père de famille le plus honnête ne peut s'empêcher en passant par là de devenir un tant soit peu fat, un tant soit peu sot, un tant soit peu lion.

J'avais déjà fait une vingtaine de fois mon boulevard, me figurant toujours que je finirais par trouver un courant d'air et je commençais à avoir beaucoup plus chaud que lorsque je m'étais appliqué à cet exercice. Désespérant de trouver la moindre brise, j'eus recours à un moyen factice et je montai les marches de Tortoni. Comble ! pas une table libre !

« Comment, dis-je à un garçon, il n'y a pas moyen d'avoir une place ? »

— Vous voyez, monsieur... Si monsieur veut faire un tour de boulevard.

— Du tout, du tout... »

Du boulevard, j'en avais assez.

« Monsieur, me dit à part un garçon qui me connaissait pour un habitué, il y a bien une place encore... c'est que... »

— Où cela ?

— Dans le petit salon du fond.

— C'est très-bien.

— C'est qu'il y a un petit monsieur qui a un grand nez, qui prend un sorbet...

— Ça ne me gênera pas du tout.

— Oui, mais c'est qu'il a demandé à être seul, absolument seul.

— C'est singulier... je le trouve plaisant, ce petit monsieur avec son grand nez ; croit-il pas qu'ils vont tout accaparer à eux deux ? Et en parlant ainsi je me dirige vers le petit salon : j'ouvre, et, en effet, j'aperçois tout d'abord un petit homme profondément plongé dans un sorbet. Au bruit, il relève la tête avec l'expression rechignée d'un bureaucrate qu'on dérange ; puis cette expression change tout à coup, et le petit monsieur au sorbet, poussant un cri d'étonnement :

« Est-ce toi ? est-ce bien possible ? »

Pour être moi, c'était bien moi ; mais, pour lui, j'hésitais.

« Ne reconnais-tu pas Christophe, Christophe de La Tour... un camarade de collège ? »

— Ah ! si vraiment, dis-je en lui tendant la main... Comment, c'est toi, Christophe, qui te mets au secret pour prendre un sorbet ?

— Ah ! j'ai des raisons !

— Politiques ?

— Non... particulières.

— Tu vas me conter cela... Garçon ! café et ananas... et de l'eau bien glacée, s'il vous plaît. »

Je fus promptement servi.

« Ah ça, dis-moi donc, mon cher de La Tour,



ce que tu es devenu depuis que nous nous sommes perdus de vue, et comment il se fait qu'aujourd'hui je doive forcer une consigne aussi sévère pour pouvoir prendre une glace auprès de toi ?

— Ah ! mon cher, ce que tu demandes là... c'est le mot, l'énigme, la clef de mon existence.

— Serais-tu devenu misanthrope ?

— Moi ! j'ai toujours aimé, adoré les hommes... mais, mon ami, ç'a été chez moi une passion malheureuse.

— Comment cela ?

— J'achève mon sorbet et je commence mon récit.

« Tu dois te rappeler qu'au collège je n'étais pas très-heureux ; on m'avait jeté du ridicule ; une mauvaise plaisanterie sur un des traits les plus saillants de ma figure, sur mon nez, en un mot, avait une fois réussi, et depuis ce malheureux était devenu le point de mire de tous les quolibets de la maison... Depuis le plus petit jusqu'au plus grand, de tous nous recevions une épigramme. Mon nez ne trouvait grâce devant personne. Était-il un bout de mur blanchi où il ne figurât rehaussé par quelques mauvais vers ou quelque calembour ! Depuis le dortoir jusqu'à la cuisine, on me l'avait fourré partout, mais partout. Enfin, il ne m'appartenait pour ainsi dire plus, il était comme tombé dans le domaine public. Je ne pouvais faire un pas sans le rencontrer. »

À ces souvenirs, et surtout en revoyant la victime infortunée de tant de traits, encore augmentée et considérablement enlaidie par quelques années de plus, j'eus beau me mordre les lèvres, je ne pus comprimer un éclat de rire.

« Ne te retiens pas, mon cher, me dit mon ancien camarade, ne te retiens pas... ça ne me fâche plus... j'y suis fait... achève ton rire et je vais continuer. »

Je profitai de la permission.

« Mon infirmité au collège, poursuivit Christophe, était devenue proverbiale. Un nez Christophe, personne n'ignorait ce que c'était qu'un nez Christophe. On en avait fait l'emblème des choses les plus inconvenantes. Eh bien, mon cher, le monde a été pour moi et pour lui le collège en grand. Que je sorte, ce n'est qu'un cri... Ah ! ce monsieur ! on dirait qu'il est de carton... regarde donc, papa... Et le papa qui craint de tomber sur un nez querelleur fait taire l'enfant et rit dans sa barbe. Que j'aïlle au spectacle ? Un murmure désapprobateur s'élève autour de nous : On ne va pas dans les lieux publics quand on est affligé d'un pareil désagrément au milieu du visage !... C'est monstrueux ! c'est un édifice !... etc., etc. Aujourd'hui tu me demandes pourquoi je m'enferme dans ce boudoir ? La cause, toujours la même... j'ai voulu jouir tranquillement de mon sorbet, ce que je n'aurais pu faire au milieu des sourires

mal déguisés et des regards étonnés des consommateurs.

Ah ! mon ami, il m'est arrivé plus d'une fois de maudire le jour où l'on nous donna l'être. Je demandais au ciel un gros ventre... des cheveux roux... un inconvénient quelconque en échange, mais j'ai dû conserver le pesant fardeau dont mon existence était surchargée, et qui pis est, le voir s'accroître chaque jour. Je pris mon parti, je patientai ; persuadé que, par la suite, mon infortune serait peut-être une cause de bonheur, et je ne me trompais pas, comme tu vas le voir bientôt : aussi, suis-je complètement raccommoqué avec ma misère ; seulement je la mets autant que possible à l'abri des quolibets, et c'est pour cela que j'avais demandé à être seul.

— Je ne te gêne pas ?

— Toi ? non... tu es fait à sa vue.

— Et ta position aujourd'hui ?

— Oh ! mon cher, admirable, grâce à lui, à mon héros.

— Dis-moi donc ça.

— Après avoir fait ma philosophie, qui certes ne m'a pas peu servi, je voulus un peu secouer les souvenirs du collège... je voulus m'amuser et je décidai unanimement que je ferais mon droit... ce qui consiste à prendre quatre inscriptions par an, à avoir une chambre non meublée et totalement dégarnie rue des Grès, une place attitrée au café Molière, des amis de billard, une armée de pipes et une foule d'autres choses plus ou moins agréables que je passe honnêtement sous silence.

Mais je comptais sans mon hôte ; là, comme au collège, mon ennemi fit des siennes ; j'eus beau crier, hurler avec les loups, payer du punch, passer les nuits, mener une vie à me tuer, il était là, toujours là, comme une ombre persécutrice qui me poursuivait. Mes amis se moquaient de lui et de moi, et les amies de mes amis enchérisaient sur le tout en nous écrasant de ridicule. Je n'eus aucun succès parmi les étudiants, pas même parmi les étudiantes. Où en aurai-je donc ? pensais-je tout bas.

Je prenais tout cela du bon côté ; j'avais fait ma philosophie, il fallait bien qu'elle me servît à quelque chose, au moins à vivre en paix avec... moi-même.

Quelquefois, devant mon miroir, rendant justice à mon malheur, je convenais que cet infortuné avait quelque chose d'extraordinaire, d'effrayant, d'excentrique... puis je cherchais, à l'aide d'un second réflecteur, s'il n'y aurait pas un sens plus favorable pour le présenter dans le monde. Je ne le trouvai supportable que de profil perdu, et avec toute la bonne volonté du monde, je ne pouvais pas consacrer mon existence à me tenir de profil perdu. Il y a mille et une circonstances dans la vie où cette position ne serait ni gracieuse ni possible.



Je renonçai à ce projet insensé, et je cherchai une classe de la société où je pourrais avouer ouvertement mon malheur.

L'instruction publique se présenta à mon esprit: j'ai un nez de savant, m'écriai-je un matin en me réveillant. J'en avais rêvé toute la nuit.

Je me remis à travailler de désespoir de ne pouvoir être mauvais sujet: j'avais fait d'assez bonnes études, au bout de peu de temps, je me présentai pour un premier examen, je fus refusé... net. Je ne pensais pas d'abord à la cause fatale qui me précédait partout; j'attribuai mon malheur à mon ignorance, mais bientôt j'appris que nous avions déplu aux examinateurs et que *lui* particulièrement n'avait pas été étranger à leur refus injurieux. Il avait eu son poids dans la balance. Ces messieurs l'avaient vu du mauvais côté et l'avaient pris pour une épigramme sanglante aux leurs qui tous étaient beaux, très-beaux. J'eus encore recours à ma philosophie, je lus un chapitre d'un des plus célèbres philosophes de nos jours... il endormit ma douleur, et je renonçai aux deux carrières qu'une montagne inaccessible m'obstruait.

J'avais quelque fortune, peu d'ambition... un caractère pacifique, je résolus de me rendre le plus heureux possible, et je me proclamai rentier!

— C'est alors sans doute que tu as joui de la tranquillité, et c'est depuis que tu l'estimes si heureux? dis-je à mon ancien ami.

— Pas encore, reprit Christophe. Ah! diable... quand le malheur se met après quelqu'un, il ne lâche pas comme ça... Il tenait ferme! je pourrais dire que j'en ai encore les marques.

— Comment se peut-il?...

— Tu ne comprends pas?... Tiens, une petite anecdote qui me revient à l'esprit va te faire connaître le détail intime de mes souffrances. Un jour, je vais me promener au Luxembourg, — je cherche toujours les endroits déserts; — tout en marchant, je m'aperçois que j'étais suivi par deux jeunes gens qui causaient et riaient à voix basse. L'un d'eux quitte son compagnon et vient à moi, le chapeau à la main, avec un petit air dégagé qui aurait dû me faire pressentir... Tu vas voir.

— Monsieur, me dit-il poliment, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous...

— Non, monsieur, lui dis-je de mon air gracieux et en tâchant de me tenir de profil perdu; — cette idée me poursuivait — mais rien de plus difficile...

— Mon Dieu, monsieur, poursuivait l'inconnu, c'est une demande que j'ai à vous faire pour mon ami, qui est là à quelques pas...

Ici j'aurais dû me méfier, mais confiant: — Faites, lui dis-je.

— C'est peut-être bien indiscret!

— Parlez toujours; je souriais, tu sais, c'est comme ça que ça se dit.

— Il fait une chaleur excessive. (On était alors en pleine canicule.) Mon ami qui est là a un violent mal de tête causé par l'ardeur du soleil... nous allons tous trois dans le même sens... seriez vous assez bon pour lui permettre de marcher à l'ombre de votre nez et moi-même j'en profiterais un peu? Puis alors les éclats de rire des deux amis! C'était une tuile qui me tombait sur la tête.

— Eh bien! tu ne souffletas pas l'impertinent?

— Du tout... à d'autres cela. Je lui demandai son adresse, il demeurait rue de Tournon, c'était tout ce que je voulais savoir, je ne repassai jamais par cette rue. Allons, qu'en dis-tu? Et c'est une de mes moindres aventures... je te fais grâce du reste, de trois mariages manqués, et j'arrive à mon bonheur... cela te paraît peut-être difficile, mais pourtant cela est.

Il y a deux ans, Paris m'ennuyait; le printemps était délicieux, j'eus une velléité de campagne. Je me rendis à Meudon et j'y louai un charmant pied-à-terre... Là du moins, pensai-je, je vivrai dans la solitude... j'aurai des bois délicieux pour y rêver, et ma monstruosité sera là à l'abri du sarcasme.

J'étais devenu pour mon nez comme sont quelquefois les mères pour leurs enfants laids ou difformes: je cherchais des travers, des vices de conformation aux autres, et j'aurais donné des jours de ma vie pour en trouver un qui l'égalât.

Vains efforts, recherches inutiles, les formes les plus bizarres, les promontoires les plus extraordinaires étaient des atomes auprès de moi!... j'étais forcé de me trouver supérieur, et mettre la main sur mon pendant me semblait un rêve de poète; c'était pour moi le problème de la pierre philosophale, la fabrication du diamant avec le charbon!

Oh! non, il n'était jamais entré dans mon esprit que ce que j'avais cherché avec tant de persévérance vivait retiré dans l'aimable solitude des bois de Meudon... Non, je ne croyais pas trouver là l'âme qui devait comprendre mon âme, la souffrance qui devait sympathiser avec la mienne! Et pourtant je me sentais attiré vers ces beaux lieux par une force d'attraction toute particulière.

J'arrive au fait:

J'errais un jour sous les arbres les plus touffus; là j'avais oublié le monde, moi-même et mes plus grands malheurs.

J'entends un bruit de pas, je me retourne et je vois... oh! tu ne devinerais jamais.

— Quoi donc?

— Un homme! c'était un homme! j'étais vaincu, j'étais surpassé... j'avais trouvé le nez de mes rêves. — J'étais anéanti, réduit à rien... Ma montagne, mon cap avait trouvé son maître... C'était le Calvaire auprès de l'Etna, la butte Montmartre auprès du pic de Ténériffe.

Un rire inextinguible s'empara de tout mon



être, je riais de partout.... j'étais inondé.... de larmes de joie.

Cet homme s'arrête tout stupéfait, son exubérance s'enfle de colère, mon rire augmente, et l'inondation continue.

« Monsieur, me dit-il, que signifie ? »

Il se fâche, je commence à me calmer, et je rattrape ma parole.

« Monsieur, lui dis-je, je comprends combien ma conduite doit vous sembler incongrue, recevez mes excuses et mes explications. »

Mon homme revient à son état naturel; il se désensfle.

Je poursuis :

« Je suis affligé d'un malheur grand, très-grand, mais j'ai supporté ma misère avec courage. »

Je le vis porter la main à la poche.

« Non, monsieur, lui dis-je, écoutez-moi. »

Le mouvement était bon, cela me fit bien augurer de son cœur.

« La nature m'a affligé d'un nez monstrueux... »

Celui de mon monsieur fit un soubresaut et prit un air étonné.

« Mais, ayant fait une philosophie fructueuse, j'avais pris le parti d'en rire; convenez, monsieur, qu'il eût été triste de passer les plus belles années de sa vie à pleurer sur celui qui faisait mon malheur. »

Il y eut à ces mots une grande agitation dans le milieu du visage de mon homme.

« Je croyais être seul au monde avec un pareil ornement; mais, monsieur, en homme d'honneur, si jamais vous avez eu l'occasion de vous voir dans un miroir, dans un plat d'argent ou dans une boule de cuivre au bas d'un escalier, convenez, monsieur, que je me trompais et que vous avez sur moi

Des vains honneurs du nez le frivole avantage.

Les grands cœurs se comprennent, les grandes âmes se cherchent : les grands nez sont comme les grands cœurs et les grandes âmes; aussi j'avais à peine fini l'exorde de mon discours, que les bras de mon nez inconnu s'étaient ouverts aux miens et que nous confondions nos larmes de joie présente... et de douleurs passées.

J'arrive au but :

Cet homme était bon, grand, généreux; je le cultivai, et plus d'une fois il me dit en me serrant la main :

J'ai connu le malheur et j'y sais compatir.

Sa bonté m'enhardit.

Cet homme était veuf, cet homme avait une fille : je lui demandai sa main. Depuis longtemps aguerrie par la vue de son père, mon malheur ne l'effraya pas; elle accepta.

On nous maria donc, et depuis ce temps je suis, côte à côte d'une femme comme on en voit peu, le

plus heureux des maris et le plus heureux des gendres, nez à nez avec un beau-père comme on n'en voit pas.

ARTHUR DE BEAUPLAN.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-MONTANSIER. — *Le Sous-Préfet s'amuse*, vaudeville en deux actes, par MM. Bayard et Varner. — Avec un peu de bonne volonté, nous ne disons pas de talent (ce n'est pas le talent qui manque à MM. Bayard et Varner), les auteurs auraient pu faire de cette excellente charge une comédie pleine de vérité et de philosophie. Mais MM. Bayard et Varner n'ont pas voulu s'en donner la peine, ils ont préféré le théâtre Montansier au Théâtre-Français, et Ravel à Samson. Ce n'est ni M. Dormeuil ni Ravel qui s'en plaindront.

L'histoire de ce sous-préfet qui s'amuse est celle d'une foule de fonctionnaires à lunettes, à l'air grave, qui portent des habits brodés ou des robes noires, et qui jadis payèrent tous comme tant d'autres une dime joyeuse à la jeunesse et au plaisir.

Vous voyez d'ici la position de Ravel : car le sous-préfet, c'est Ravel; il était jadis le roi des buveurs : il buvait, il chantait, il était cité pour ses fredaines. Sa nouvelle position lui a fait renoncer à toutes ses anciennes folies; si bien qu'en écrivant ses circulaires, en réglant les affaires de son administration, il songe à se marier.

Mais un jour, voilà un ami de Paris qui tombe comme une bombe dans la sous-préfecture, et avec lui mademoiselle Poleska. Voilà le sous-préfet qui se réveille, qui met des lunettes pour aller souper avec une foule d'autres mauvais sujets. On boit, on chante, on rit comme autrefois. Puis, la gendarmerie, prenant ce banquet mystérieux pour un banquet politique, vient troubler la fête, avec le procureur du roi. Surpris, le sous-préfet grise l'autorité pour se tirer d'affaire. Grâce à cet expédient, le sous-préfet triomphe, et il était temps. Le rappel battait. Le préfet était arrivé. Le sous-préfet perdait sa place et manquait son mariage. Il y gagne au contraire une femme et une préfecture.

La pièce est des plus amusantes, et Ravel l'anime de sa verve et de son esprit. L'héritier est magnifique en gendarme.

GYMNASE. — Mademoiselle Duverger, l'ex-pensionnaire de M. Dormeuil, vient de signer un engagement d'une année avec M. Montigny, l'habile directeur du Gymnase.

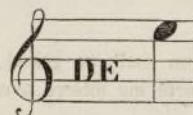
C'est dans *Diviser pour régner* que mademoiselle Duverger fera son entrée très-prochainement au théâtre Bonne-Nouvelle.

La petite Judith Judith fait fureur au Gymnase. Tout ce que nous en avons dit dans notre dernier numéro, le public l'approuve en applaudissant cette charmante enfant, qui est une comédienne déjà consommée. Il y a un grand avenir pour Judith Ferreyra. Elle joue à ravir la jolie pièce de MM. Bayard et Dumanoir.

La pièce de Mürger, *le Bonhomme Jadis*, reçue récemment à ce théâtre, sera très-promptement jouée. On compte sur un grand succès; on a le droit d'attendre de l'auteur de *la Bohème*, une œuvre littéraire et spirituelle.

Théâtre de la Porte-Saint-Martin. — Des vers comme sait les faire M. de Lamartine, des situations saisissantes que M. Frédéric Lemaitre, remarquablement bien secondé par mademoiselle Lia Félix et par tous les autres artistes, fait valoir avec son grand talent, une mise en scène splendide et des décors magnifiques, voilà ce que présente le drame de *Toussaint-Louverture*. C'est le plus grand succès que l'on ait vu depuis longtemps.





tié

## Explication du dernier Bêbus.

L'âme de l'H haussé dans thym, son, renommée, dans toute l'heure, op.  
(Les femmes de la Chaussée-d'Antin sont renommées dans toute l'Europe.)

## 1850. — PRIME EN OR ET ARGENT.

Quelques avantages offerts aux abonnés ont déterminé en très-peu de temps huit mille personnes à souscrire au *Journal pour rire*; nous voulons aujourd'hui, par un large sacrifice, augmenter rapidement la liste des abonnés aux *Modes parisiennes*. A cet effet, nous nous sommes adressés à M. Froment-Meurice, orfèvre-joaillier de la ville de Paris, et, grâce à des moyens spéciaux qui permettent d'abréger le travail et par conséquent de diminuer la main-d'œuvre, qui est, comme on sait, la principale dépense dans la joaillerie; grâce à l'importance de notre achat, nous avons obtenu de ce fabricant une remise qui nous permet d'offrir à toute personne qui s'abonne pour un an aux *Modes parisiennes* et paye 28 fr. pour cet abonnement,

## UNE JOLIE BROCHE-ÉPINGLE, EN OR ET ARGENT,

qui se vend **VINGT FRANCS** dans le magasin de M. Froment-Meurice.

A toute personne qui, au lieu de 28 fr., verse pour son abonnement d'un an 40 fr., au lieu de la broche indiquée ci-dessus, nous donnons

## UNE BROCHE-ÉPINGLE D'UN PLUS GRAND MODÈLE ET PLUS RICHE,

qui se vend **QUARANTE FRANCS** chez M. Froment-Meurice.

Chaque broche sera livrée dans un petit écrin garni de velours. — Moyennant 2 fr. de plus (30 fr. pour la petite broche ou 42 pour la grande), nous la ferons tenir *franc de port* sur tout le parcours direct des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Pour avoir droit à cette prime, il faut : 1° Payer ou avoir payé une année entière d'abonnement; 2° ne pas avoir reçu de prime pour l'abonnement d'un an qu'on a souscrit.

La prime ne sera pas donnée aux personnes qui, étant abonnées, complèteraient leur année d'abonnement. Il faut absolument souscrire pour une année entière et la payer d'avance.

Tout abonné qui n'aurait pas droit à recevoir la prime de 1850, parce qu'il aurait reçu une prime des années précédentes pour son abonnement actuel, — ainsi que tout abonné qui désirerait deux exemplaires de la prime de 1850, devra nous adresser : 40 fr. pour la petite Épingle-broche; 25 fr. pour la grande. — 2 fr. de plus pour recevoir l'épingle franc de port sur le parcours des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Les souscripteurs de l'étranger devront s'adresser — pour recevoir la prime de 1850 — à l'intermédiaire par lequel ils ont pris leur abonnement.

**A vendre** un fonds de Modes, ayant 25 ans d'existence, dans une ville de 80 mille âmes. — S'adresser, à Paris, au bureau du journal, ou chez M. Dufour, 6, place de la Préfecture, à Lyon.

## Physionomie de la Garde impériale.

Grande lithographie de 67 centimètres sur 42, papier grand-colombier. — Prix : 6 francs. — Ce beau dessin de L. Lassalle est exécuté d'après le tableau peint par Lorentz, et exposé au salon de 1818. Il représente un bataillon de la garde impériale, et donne l'idée la plus fidèle possible de ce corps privilégié. A Paris, chez Des-

forges, marchand de tableaux, boulevard Montmartre, en face le théâtre des Variétés.

## L'UNIQUE.



Seule Pommade infailible pour faire croître et épaissir les cheveux et en arrêter instantanément la chute. — Prix : 2 fr. 50 c. et 5 fr. le pot.

LOMBARD, inventeur-breveté, rue de la Banque, 45, ci-devant rue de la Bourse, à Paris. — Expédition en France et à l'Etranger.

Paris. — Typographie Plon frères, rue de Valenciennes, 36.